

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 43

Artikel: Quelques bonnes vérités sur l'éducation des jeunes filles
Autor: Edwards, Blanche
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Mœurs villageoises.

Nous trouvons, dans un journal qui paraissait à Vevey, en 1840, ces curieux détails sur la manière dont les relations s'établissaient, à la campagne, entre les jeunes gens des deux sexes, et comment se préparaient les mariages :

« Les occupations rurales empêchent les jeunes gens de se voir avant la fin de la journée. Dès que la nuit a mis fin à ses travaux, le jeune homme rentre sous le toit paternel, où l'attend un modeste repas ; puis il court chercher un délassement innocent auprès de celle qu'il a choisie pour être un jour sa compagne. Les danses qui, à certaines époques de l'année, réunissent la jeunesse de plusieurs villages, facilitent ces relations. Celui qui aspire à être le *prétendu* sollicite l'honneur d'accompagner la jeune fille, qui demande l'agrément de ses parents, et dès lors l'amant fortuné ne trouve plus d'obstacle à visiter celle qu'il aime.

Chaque fois qu'il veut entrer chez elle, cependant, l'usage exige qu'il frappe à la porte une série de coups répétés au nombre de trois. Attentive à ce signal, elle accourt s'informer du nom du soupirant. Celui-ci répond d'abord d'une voix rauque, déguisée, grommelante ; un échange de compliments, de phrases convenues s'établit entre les interlocuteurs invisibles l'un à l'autre. Ce sont des prières de la part du jeune homme, et des refus dissimulés de la part de la jeune fille. En voici à peu près la substance.

— Qui est là ?
 — Un bon *luron*.
 — Que souhaitez-vous ?
 — Le plaisir de passer la soirée avec vous.
 — Je vous suis bien obligée de cet honneur, mais je ne puis veiller ce soir.
 — Oh ! vous plaisantez.
 — Non, je vous assure ; revenez une autre fois.
 — Quoi ! vous me renvoyez, moi que le désir seul de vous voir amène ici ! Vous ne serez pas si cruelle.

— Mais je ne vous connais pas, et...
 (Ici, le galant quitte l'incognito et la presse de lui ouvrir.)

La jeune fille, qui a récité mot à mot la leçon de sa mère, croit pouvoir céder aux instances de son amoureux. Elle ouvre la porte ; une salutation cordiale, un sourire de bienvenue, et les voilà à leur aise : la première partie de la comédie est jouée.

Après ce prélude obligé, le galant est introduit auprès de l'âtre domestique. Là, en présence d'un bon feu, qu'ils oublient parfois d'attiser, ils commencent à divaguer sur des lieux communs, parlant du temps, des travaux, de la végétation.

S'il arrive que, sur ces entrefaites, d'autres galants s'annoncent, ils sont également admis, après avoir subi l'épreuve prescrite par la coutume. La conversation s'anime peu à peu ; une fois en train, c'est un assaut continu de rires bruyants, de jeux burlesques, de plaisanteries, même de petites libertés. La jeune fille, rayonnante de plaisir, répond avec modestie et à-propos aux compliments. Sans affecter de prudence, elle sait imposer aux plus hardis et modérer leurs agaceries par sa décence. Mais quand la vieille horloge, sonnante onze heures, l'avertit qu'il faut songer à congédier ses galants, et qu'elle feint de vouloir se retirer, tout le monde se récrie sur la rapidité du temps ; cependant, il faut partir. Il y a des jours où l'on ne reçoit pas ; il y en a d'autres où, à la prière du prétendu en droit, ou bien en faveur de quelque enfant gâté, on se borne au tête-à-tête. Le samedi est le jour des grandes réceptions, qui consolent maint amour propre humilié par des refus durant le reste de la semaine ; le samedi est une sorte de tout-y-va, la soirée où le décorum est le moins rigoureusement observé. Les *novices* datent ordinairement de ce jour leurs premières épreuves dans la galanterie, puisant alors dans l'assurance de leurs instructeurs une certaine contenance, afin d'éviter les railleries sur leur timidité.

A l'occasion de ces visites nocturnes il est fâcheux qu'il s'élève parfois, entre les garçons des différents villages, des rixes sérieuses, suites de rivalités. S'ils surprennent une seule fois quelqu'un qui n'est pas du village à courtiser une de leurs belles, ils l'accueillent de manière à lui ôter l'envie d'être galant ailleurs que chez lui ; assailli de pierres, roué de coups de bâton, tel est le sort ordinaire du malencontreux galant qui s'aventure hors de son voisinage. »

Quelques bonnes vérités sur l'éducation des jeunes filles.

M^{lle} Blanche Edwards, qui est docteur de la Faculté de Paris, et dont les thèses ont fait récemment quelque bruit, vient de publier un intéressant travail sur l'hygiène de la jeune fille pendant la période scolaire. Le sort de celle-ci, à l'époque des examens, tout particulièrement, lui inspire de mélancoliques réflexions. En présence de « ces corps amaigris, à la poitrine excavée, au dos bombé, aux épaules saillantes, aux yeux brillants d'intelligence, mais creusés et cerclés de bistre, » elle se demande si l'instruction qui nous fournit de tels êtres physiques est un bien pour une nation.

Et d'abord, les petites filles sont trop enfermées. Il leur faut des classes courtes, intéressantes, coupées de récréations dans un espace découvert et aéré, deux heures au moins de promenade tous les jours. Il faut surtout que, pendant ces récréations, elles puissent s'ébattre, sauter, courir, s'époumonner à l'aise. Mais, pour cela, ne comptez pas sur « ces petites poupées élégantes », qui n'osent faire un mouvement de peur de chiffonner leur toilette ou de déranger l'édifice de leur coiffure. « Un costume simple, solide, peu encombrant et peu ajusté, voilà l'idéal ; des cheveux simplement arrangés en tresses pendantes, voilà la coiffure la plus comode. L'uniforme, qui enlève les différences de classes et de fortune entre les enfants, présente, en somme,

plus d'avantages que d'inconvénients. »

C'est un peu notre avis, ajoute le XIX^e Siècle, auquel nous empruntons ces réflexions; ne pourrait-on pas, sinon imposer, du moins recommander aux familles un type de costume féminin satisfaisant à la fois aux lois de l'hygiène et de l'esthétique ?

Allez dans la cour de la pension ou de l'école et voyez la fillette de onze à seize ans pendant la récréation. Elle s'applique à imiter les *grandes*; elle ne court plus, ne joue plus, marche posément, cause de choses graves.

Sans aller jusqu'à proposer, avec la doctoresse, qu'on organise des « bataillons scolaires de filles, » afin de nous fournir, en cas de guerre, un « corps de brancardières infatigables, » nous voudrions qu'on apportât au développement des exercices physiques et des jeux pour les jeunes filles, un peu de cette fureur qu'on a dépensée surabondamment pour les garçons.

A l'époque des examens, la patiente ne dort plus; elle digère, ou plutôt elle ingère des volumes d'arithmétique ou d'histoire. A midi, pas d'appétit: deux feuilles de salade, un cornichon, un petit croûton, voilà l'ordinaire! La viande la dégoûte. Si l'on songe que le travail cérébral absorbe en cinq heures les éléments de nutrition de dix heures de travail manuel, on conçoit que ces malheureuses, après quelques mois de ce régime, aient, sur la planche, une assez jolie collection d'affections en *ose* ou en *ie*, et arrivent, de dyspepsie en aepsie, au dernier degré de l'affaiblissement.

M^{lle} Edwards voudrait surtout qu'à cet âge on recherchât le stimulant de l'appétit dans l'exercice combiné avec les bains et les lotions d'eau froide. Malheureusement, dit-elle, il est encore beaucoup de localités où l'eau n'est pas en odeur de sainteté; et nous avons sur ce chapitre plus d'un emprunt à faire à nos voisins d'outre-Manche.

Ce qui distingue l'Anglaise de toutes les femmes du continent, ce n'est ni son pied en bateau plat, ni ses dents en palettes, ni son nez en gousse de piment: c'est la dimension de sa cuvette.

Nous sommes encore sous l'influence monastique du moyen-âge, où la propreté ne comptait guère parmi les vertus théologiques.

« Dans un établissement religieux de premier ordre, — je tiens, dit M^{lle} Edwards, mes renseignements de sources très sûres, — les garçons

se lavent la figure et les mains jusqu'au coude tous les jours, les pieds une fois par mois, le reste du corps deux fois par an, dans un bain.

» Pour les jeunes filles, même régime. On s'habille complètement, sauf la robe, avant de se laver; et, soigneusement couverte de sa camisole, la jeune fille lave sa figure, très peu de son cou, et ses mains; deux bains par an, nettoient le reste du corps. »

En résumé:

Des récréations nombreuses dans l'enfance;

Des promenades amusantes dans l'adolescence;

Des promenades utiles et en plein air pour les jeunes filles;

Un costume solide, commode et uniforme pour toutes;

Des bains et de l'hydrothérapie à profusion.

Voilà ce que réclame l'hygiène et ce qu'on peut obtenir beaucoup plus facilement des jeunes filles que des jeunes garçons.

Les pourboires.

A l'occasion de l'Exposition universelle, on a beaucoup parlé des pourboires qu'on doit donner partout et en toute occasion: ceux de nos lecteurs qui ont été cette année à Paris en savent quelque chose.

Le pourboire est une espèce d'impôt, auquel on s'est soumis jusqu'ici bénévolement, et qui semble presque obligatoire, tant il s'est implanté profondément dans les habitudes parisiennes. Néanmoins, il commence à soulever de nombreuses récriminations; on fait observer avec raison qu'il peut, à la rigueur, être toléré pour les cochers de fiacre, car ce que nous leur donnons va directement dans leur poche, et s'ajoute à un salaire qu'ils gagnent très péniblement. Pour les garçons de café, c'est une autre affaire; au lieu de mettre quoi que ce soit dans leur poche, nous emplissons tout simplement la caisse de leur patron.

« On sait qu'à Paris, dit le *Don Quichotte*, non-seulement les garçons de café et de restaurant ne sont pas payés, mais encore qu'ils paient leur patron. Tous les soirs, le dit patron, au moins dans les établissements d'importance, fait deux parts de l'argent des pourboires de la journée. Il en prend la moitié, et les garçons se partagent le reste.

Eh! oui, nous savons cela, et nous agissons comme si nous ne le savions pas, et nous sommes absolument stupides et ridicules.

Quand notre tailleur nous vend un

pantalon trente francs, l'idée ne nous vient jamais, que je sache, de le lui payer quarante. Or, cela est exactement la même proportion que de donner deux sous en plus pour la consommation qu'un cafetier nous vend trente centimes.

Le cafetier parisien encaisse quarante francs lorsqu'il a débité pour trente francs de bière. Voilà le but, l'utilité et la moralité de nos pourboires.

Et n'allez pas me taxer de faux calcul, sous prétexte que le patron partage avec les garçons. Leur laissât-il tout l'argent des pourboires, c'est encore lui qui profiterait de notre générosité. Car il ne paie pas de gages à ses serviteurs, ne perdons pas cela de vue.

Ces gages, c'est donc nous qui les payons avec nos pourboires et qui permettons au patron de s'enrichir d'autant, en ayant cinq, dix, quinze garçons qui ne lui coûtent rien.

Le jour où nous aurions le bon sens de nous soustraire à cet usage ridicule et de payer tranquillement six sous un bock qu'on nous vend six sous, les garçons refuseraient leur service gratuit au patron; ils exigeraient la rémunération de leur travail, et comme le cafetier ne peut se passer de garçons, il serait forcé de faire comme vous et moi qui payons nos employés avec nos deniers.

Jobards, mes frères, comprenez-vous cela, et trouvez-vous que j'ai raison ?

Oui, vous le comprenez; oui vous trouvez que je suis mille fois dans le vrai; et vous continuerez à donner vos deux sous, parce qu'aucun de vous n'osera commencer à ne pas les donner. Et vous aurez la satisfaction de voir les cafetiers acheter des maisons de campagne, faire bâtir des hôtels et se prélasser sur le Grand-Livre en vous abreuvant de bière plus ou moins bonne, qu'ils vous vendent déjà trop cher et que vous tenez à payer plus cher encore. »

Monsieur le rédacteur,

Quoique propriétaire de vignes, et très jaloux de conserver à nos vins leur juste réputation, je partage entièrement les idées émises dans l'article que vous avez publié relativement aux bans de vendanges. Une pareille mesure n'est décidément plus de notre siècle, et elle ne se maintient, en effet, que par la force de l'habitude, dont le Vaudois est trop souvent l'esclave. Remarquons du reste combien elle est illusoire, puisqu'en payant quelques francs d'amende, je puis vendanger avant la levée du ban, et qu'en outre les municipalités accordent de nombreuses permissions, moyennant une légère finance.